

Alfred Gilder

Invraisemblable, mais vrai!

Rigolotes histoires
de l'Histoire de France
...et du reste du monde

Préface de Bernard Pigearias

Extraits

Histoire et société

Éditions Glyphe

Préface

ALFRÉD GILDER, écrivain prolifique, fait partager son goût pour l'Histoire, dans une langue savoureuse emplie de cet humour qu'il tient de ses ascendances anglaises et méditerranéennes.

Son prénom Alfred le guide sans doute dans les racines mythologiques de notre civilisation indo-européenne : il est littéralement, par les Elfes (*a*)*elfe*, conseillé *rē(d)*. Ces êtres de l'inconscient collectif anglo-saxon participent de l'enchantement du monde, l'animent de lumière : le proto-germanique *albiz* partage ses racines avec l'*albus* latin, marque de la blancheur et de la lumière.

Son nom Gilder est littéralement un *gold-er*, celui qui applique l'or, un doreur : nom prédestiné pour cet orfèvre des mots, cet amoureux de la langue française, qui lui apporte tout l'éclat de la précision du langage et tout l'or du monde... des mots.

Son maître, qui nous fait voyager dans l'histoire, est bien sûr Hérodote. La mythologie méditerranéenne s'inscrit dans le nom de celui qui est qualifié de « père de l'histoire », *Ἡρώς-Ἐρὸς*, « maître, chef, noble, demi-dieu »,

et *δοτος-dotos*, « donné ou que l'on peut ou qu'il faut donner », le bien nommé ; il a en effet colligé le savoir de son époque par la méthode de l'observation directe. *Ιστορ-histôr* est « celui qui sait ». Hérodote nous a légué ce qu'il savait des hommes dans son œuvre unique, *Ιστοριαi-historiai*, « Les Histoires » ou « L'Enquête ».

Alfred Gilder reprend cette observation du monde : ses « rigolotes histoires » sont une collection d'enquêtes de terrain qui nous rappellent que « l'Histoire de France... et du reste du monde » est la somme de ces histoires qui souvent ne manquent pas de sel.

Véritable trouveur de mots, troubadour de son siècle (de l'occitan *trobador* « trouveur »), Alfred Gilder retrouve la tradition de Nietzsche : il instruit en plaisant. C'est le « Gai Savoir », la « *gaya scienza* », cette forme d'érudition à la portée de tous.

« Invraisemblable, mais vrai ! », c'est Hérodote transmis par Nietzsche : laissons-nous transporter au gré des histoires qui portent l'Histoire.

Bernard Pigearias

Sommaire

Préface.....	11
Prologue.....	15
Arts & Lettres.....	17
Histoire.....	93
L'État et son administration.....	165
Inventions et découvertes.....	183
Pour en savoir plus et s'amuser davantage.....	207

Arts & Lettres

C'était lisztien

1935, le « roi des rois parmi les pianistes », Vladimir Horowitz (1903-1989) se produisit à Paris, salle Pleyel. Il interpréta de façon éblouissante *Jeux d'eau* de Maurice Ravel. Après le concert, des admirateurs vinrent le féliciter et firent cercle autour de lui. Or, soudain, un homme âgé, petit de taille et très élégant comme l'était Horowitz lui-même, fonça sur le groupe et le fendit. D'une voix ferme et assurée, il dit au génial pianiste :

– Monsieur, vous avez joué à la perfection. C'était lisztien.

Le virtuose eut à peine le temps de répondre :

– Oui, j'ai joué à la manière de Franz Liszt, que le petit vieillard chic s'éclipsa.

Interloqué, Horowitz demanda :

– Qui est-ce ?

C'était Maurice Ravel.

Satie contre Ravel

En 1920, Maurice Ravel (1865-1937) fut nommé contre son gré chevalier de la Légion d'honneur, distinction qu'il méritait à un double titre : compositeur et Poilu engagé en 1914 alors qu'il avait plus que largement dépassé l'âge d'incorporation. Or, Ravel refusa, c'était tout à son honneur, le ruban rouge. Il demanda même qu'on abroge le décret de nomination à cette haute distinction, résolution aussi rare que courageuse.

Pourtant cela suscita un mot désapprobateur et féroce d'un autre compositeur, Erik Satie. Celui-ci était fâché avec l'auteur du *Boléro*. Il fit savoir à grands sons de trompe dans tout Paris que l'essentiel n'est pas de refuser la Légion d'honneur, encore faut-il ne pas la mériter. Il eut alors cette parole mémorable :

« Monsieur Ravel refuse la Légion d'honneur, mais toute sa musique l'accepte. »

À titre de comparaison, quand, en 1864, Berlioz reçut la Légion d'honneur, l'impécunieux père de la *Symphonie fantastique*, qui n'arriva jamais à joindre les deux bouts, s'écria : « Je me fous de votre croix ! Donnez-moi mon argent ! » Le comble fut qu'il y eut longtemps un billet de banque à l'effigie de Berlioz, dont le faible montant, 10 francs, correspondait aux moyens réduits de ce grand maître du romantisme.

L'humour fait musicien

Avis aux mélomanes : Erik Satie est l'excentrique et fantasque, mais délicieux, auteur des *Gnossiennes* et des *Gymnopédies*. Il fut toute sa vie l'incarnation même du

sarcasme humoristique, qu'il exprima « emmitouflé dans son ironie ». Un critique musical ayant éreinté son ballet *Parade*, Erik Satie lui écrivit au dos d'une carte postale : « Monsieur et cher ami, vous n'êtes qu'un cul, mais un cul sans musique. » Cela lui valut huit jours de prison.

Ce musicien sortait des mots incroyables, comme : « Je m'appelle Erik Satie, comme tout le monde », « Myope de naissance, je suis presbyte de cœur », ou encore « Bien que nos renseignements soient faux, nous ne les garantissons pas » et des maximes féroces, telles « se mettre à plat ventre est bien... Toutefois cette position est inconfortable pour lécher la main de celui qui vous donne des coups de pied dans le derrière. »

Satie composa des œuvres au libellé ébouriffant : *Sonatine bureaucratique*, *Trois petites pièces montées*, *Quatre préludes flasques (pour un chien)* ou un ensemble de sept petites pièces qu'il intitula *Trois morceaux en forme de poire*.

De nombreux interprètes refusaient de jouer ses œuvres à l'énoncé peu convenable : *Catapultes endormis*, *Danse pour un enterrement*, *Postures soporifiques*, *Globules ennuyeux* ou encore *Souvenirs fadasses*. La plus extravagante dans le genre est sa composition nommée *Vexations* : elle comporte huit mesures à répéter huit cent quarante fois. Si un interprète s'avisait de la jouer, il resterait cloué à son clavier dix-huit heures quarante minutes d'affilée.

Parmi ses facéties figure sa parodie de la *Marche funèbre* de Chopin, intitulée *Embryons desséchés* (sic). Il la présenta comme étant la « célèbre » mazurka de Schubert, lequel n'en écrivit aucune.

Satie publia, à ses frais, *Mémoires d'un amnésique* : cinquante pages, toutes blanches.

Ajoutons que l'humoriste à barbichette et binocle possédait sept costumes verts identiques, soixante-dix-neuf mouchoirs, cent parapluies tout neufs et deux pianos couchés l'un sur l'autre et ficelés par les pédales.

Son goût de la provocation était sans limites. Blaise Cendrars raconte qu'il vit, une nuit, place de la Concorde « une forme humaine allongée par terre qui semble dessiner sur un bout de papier ». C'était Satie couché devant l'Obélisque, déclarant « J'écris une mélodie pour la pharaonne enterrée juste dessous. »

Cretino!

En décembre 2000, l'Italie a fêté le centième anniversaire de la naissance de sa gloire musicale et symbole national, Giuseppe Verdi. Pour célébrer l'événement, la Scala de Milan a donné *Le Trouvère*, le jour de la Saint-Ambroise, patron de la ville. Et ce jour-là, celui de la première de la saison lyrique – la tradition l'exige –, le parterre milanais rassemble des célébrités italiennes et étrangères.

À la baguette, le prestigieux Riccardo Muti. L'opéra commence. Soudain des sifflets et des cris se sont fait entendre au poulailler. Cela irrite le chef d'orchestre. Il tance les spectateurs concernés. Pourquoi cette contestation ?

Le chef d'orchestre a choisi de supprimer le *ut* de poitrine à la fin du célèbre air *Di quella pira* (« De ce bûcher »). Les puristes dans la salle sont consternés. Pour eux, Verdi est intouchable. Le public, lui, est partagé. Les critiques apprécient plutôt la performance de Muti.

Le *Corriere della Sera*, élogieux, affirme : « Muti fait revivre la magie de Verdi » et salue « le feu du maître ». *La Repubblica* met (c'est le cas de le dire) un bémol en parlant d'un « succès à moitié », et note que « le maître gronde le public », tandis que *La Stampa* raconte la scène contestée : « Face aux hésitations du ténor, Salvatore Licitra, une partie du public a commencé à crier “Honte ! Ouh ! Honte ! » »

Pire, un imbécile hurle : « Le *ut* n'a rien à voir là-dedans, c'est une faute de la direction d'orchestre. »

L'ouïe ultrafine et l'œil d'aigle de Riccardo Muti lui permettent de repérer d'où vient l'interruption inadmissible. D'un geste sec, il arrête dans l'instant l'orchestre. Stupéfaction et silence de sarcophage dans la salle. Muti se retourne. Il scrute l'endroit d'où est venue la contestation. Il cherche le fautif et le fixe du regard. Dans le grand temple de l'opéra saisi d'un silence encore plus profond, il fait résonner d'une forte voix ceci, je traduis :

– Qui est ce crétin ?

Le crétin pétrifié n'a pas dû savoir où se fourrer.

Les bretelles du chef

Le 12 janvier 1928, le virtuose ukrainien Vladimir Horowitz fait, à vingt-cinq ans, ses débuts de concertiste dans l'un des grands temples de la musique classique : le Carnegie Hall. Sir Thomas Beecham dirige l'orchestre philharmonique de New York. Au programme : le *Concerto n° 1 pour piano* de Tchaïkovski. Salle comble. Qui plus est, les plus grands pianistes sont là. Ils veulent voir à quoi ressemble ce prodige dont on vante les qualités exceptionnelles.

La Natation ou l'art de nager appris seul en moins d'une heure, il dépose en 1872 un brevet singulier, celui d'une « ceinture-caleçon aérifère de natation » (*sic*). Ce vétéran de la guerre de Crimée démissionne de l'armée en 1877. Devenu commissaire de surveillance administrative des gares de chemins de fer, il a tout le temps nécessaire pour rédiger des livres. Ce cheminot écrivain a commis divers ouvrages de langue ou de philosophie plus ou moins farfelus.

Surtout, Brisset restera pour l'éternité celui qui a dit que l'homme est né dans l'eau et que son ancêtre est la grenouille. La preuve en serait que, comme le batracien sautillant, l'être humain a cinq doigts à chaque main et à chaque pied. Et les thèses linguistiques insolites de Brisset viendront étayer son explication évolutionniste par l'animal coassant.

Jules Romains s'intéressa à ce personnage original. Il avait deux de ses ouvrages : *Le Mystère de Dieu est accompli* et *Les Origines humaines*. En 1913, la fantaisie prend à l'auteur des *Hommes de bonne volonté* d'organiser, avec ses nombreux amis, l'élection du « prince des Penseurs ». Le vote donne 212 voix à Jean-Paul Brisset contre 55 à... Henri Bergson ! Donc, un inconnu bizarroïde l'emporte sur une sommité philosophique mondiale. Le canular de Jules Romains s'ensuit d'un banquet Paris dans l'Hôtel des sociétés savantes. Le dîner devient annuel jusqu'en 1939 et sera gratifié d'une conférence du prince des Penseurs de l'année. La personnalité inclassable de Jean-Paul Brisset fascinera des gens comme André Breton, Raymond Queneau ou Michel Foucault.

Quant à l'explication génétique par la grenouille, elle est évidemment contestable. D'ordinaire, on prétend que l'homme descend du singe. Cette hypothèse de

Pour les trente ans de la piscine, exposition à l'Océane sur les temps de la nage à sec

Pas besoin d'eau pour apprendre à nager !

« C'est bien après qu'on a découvert qu'on pouvait apprendre à nager dans l'eau »... Propos surprenant de la part d'un des admirateurs de l'exposition qui a lieu dans le hall de la piscine cette semaine. On sait maintenant que la piscine intercommunale s'appelle l'Océane. On sait aussi qu'on fête les trente ans de cet établissement récemment modernisé. Et on y présente l'exposition avec beaucoup de machines qui rappellent plus d'un siècle d'apprentissage de la natation. Comment a-t-on pensé proposer à apprendre à nager (1852) avec le manège Chevalier, à l'usage des militaires ? Quatre appuis pour le ventre, bras et jambes en suspension, un moniteur expliquait les mouvements dans l'air. Position fatigante améliorée et allégée par d'autres dispositifs dans les décennies suivantes : la potence, l'appareil de natation de MM. Petit et Dumoutier, encore le « chevalier » avec des saisies pour les bras et les pieds articulés sur des rotules posées au sol !

Sans compter sur l'ingénieuse machine, justement

appelée « le machin » d'un concours Lépine de 1950. Un habile renvoi de poulies commandait la coordination des mouvements des bras et des jambes.

Heureusement, les baignades de mer et de rivière, l'action de maints maîtres nageurs ont réussi à enseigner la natation par la pratique, avec des aides cependant. Telle l'habile « ceinture caleçon

à air » (1871), efficace il faut le reconnaître, qui aida plus d'un aspirant à la brasse (rendons hommage à un méconnu, Jean-Pierre Brisset, qui mérite mieux que l'anecdote).

L'exposition est visitée en ce moment par les groupes scolaires et par ceux des pratiquants de la piscine l'Océane. Elle est le fruit de la recherche et des travaux

de reconstitution de Jean-Lou Lucas, ancien éducateur sportif, spécialiste de la natation. Aucune des machines n'existe plus, il les a reconstituées à partir de nombreux documents et brevets. Un magnifique travail de documentation qui sert bien la cause de la natation, et qui, aussi, présente des dispositifs actuels qui sauvent les vies tombées à l'eau.



Un détail d'une des photographies qui illustrent l'exposition visible à la piscine l'Océane (ex piscine intercommunale).

LA VOIX DU VENDREDI 7 OCTOBRE 2005

La ceinture-caleçon aérifère

l'animal simiesque fut corroborée par une fille de psychiatre, l'actrice Anémone, inoubliable animatrice de SOS-Amitié dans le film *Le Père Noël est une ordure*. Elle classa les humains en deux catégories : les sentimentaux, qui s'apparentent aux bonobos, et les agressifs jamais contents, comparables aux chimpanzés. Mais Alexandre Dumas père a rejeté cette théorie du primate ancêtre de l'humanité. Il estime à bon droit que le singe est trop bon pour que l'homme en descende. L'autre grand Alexandre, Vialatte, récuse aussi la thèse, disant : « L'homme d'aujourd'hui ne descend plus du singe, mais de l'avion. »

Être ou ne pas être

Qui était vraiment Shakespeare ? Comme aurait dit Winston Churchill, il y a là un mystère doublé d'une énigme, non élucidée à ce jour. L'interrogation court la littérature anglaise, incapable de la résoudre. On cherche toujours à savoir qui était, en chair et en os, le plus grand dramaturge d'outre-Manche. Ce fut toujours et c'est encore l'objet d'innombrables hypothèses, thèses, contre-thèses et foutaises. On recense soixante-dix personnes susceptibles d'avoir écrit les chefs-d'œuvre du présumé homme de Stratford-upon-Avon !

Le facétieux Mark Twain alla plus loin et demanda : « Shakespeare est-il mort ? »

La plus invraisemblable des supputations est celle de certains Orientaux. Ils prétendent que l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello* vient, à n'en pas douter, de chez eux. Ils avancent une preuve irréfutable. Son nom est arabe : Cheikh Zoubéir.

Plus sérieusement, Alphonse Allais a tranché pour de bon la question quand il affirma :

« Shakespeare n'a jamais existé. Toutes ses œuvres ont été écrites par un inconnu qui portait le même nom que lui. »

Pile ou face

Le grand romancier anglais Somerset Maugham, qui était bel homme et bisexuel, avait épousé une actrice splendide. Un soir au coin du feu, cette beauté enceinte des œuvres non littéraires de son mari, tricotait le trousseau du bébé. À côté d'elle, devant l'âtre, Somerset Maugham – ou « Sam'sett' môeu'm' », ça se prononce à peu près comme ça en anglais – relisait un manuscrit tout en sirotant un whisky, son doberman assoupi à ses pieds. Soudain, confite dans le bonheur conjugal et prénatal, sa belle épouse lui dit :

– Oh, chéri, quel enchantement ce serait si notre *baby* devenait aussi intelligent que son père et aussi beau que sa mère...

– Et si c'était le contraire ? lui répondit Somerset Maugham.

Barack Obama s'inspira du mot à l'encontre de Nicolas Sarkozy, lorsque Carla Bruni était enceinte. Nicolas est très beau, dit-il, et Carla finement intelligente.

Cela fait penser à l'épouse qui demande à son conjoint :

– Chéri, que préfères-tu ? Une femme belle ou une femme intelligente ?

– Ni l'une ni l'autre, ma chérie. Je n'aime que toi, tu le sais bien.

Les loisirs de la poste

Stéphane Mallarmé est un littérateur fameux, dont Jules Renard estimait qu'il est « intraduisible, même en français ». Ce précurseur de la poésie moderne avait une drôle de manie. Il rédigeait en vers énigmatiques l'adresse du destinataire, d'où des libellés rimés. L'administration postale devait se débrouiller pour déchiffrer l'adresse mystérieuse. Un service spécial des PTT se creusait la cervelle pour mener à bonne destination les envois à l'intitulé aussi poétique qu'intrigant. Miracle !

Mallarmé appela *Les Loisirs de la poste* ses vingt-sept « adresses-poèmes » en forme de quatrains. L'idée lui vint du rapport évident entre le format ordinaire des enveloppes et la disposition d'un quatrain ; le sentiment esthétique compta aussi. Voici le rébus facile qu'il envoya au peintre Renoir :

Villa des Arts, près l'avenue
De Clichy, peint Monsieur Renoir
Qui devant une épaule nue
Broie autre chose que du noir.

Plusieurs autres écrivains l'ont imité. Le dernier en date était Jean Dutourd. En ce temps-là, les postiers se cassaient la nénette. Les PTT ne retournaient pas les missives en mettant le cachet NPAI (« n'habite pas à l'adresse indiquée »).

Du bon journalisme

Le B.A.-BA du métier de journaliste consiste à recourir au style factuel et bref, pour aller à l'essentiel. Ni laïus ni fioritures. Quand Clemenceau dirigeait *L'Aurore*, il disait



Stéphane Mallarmé avec Méry Laurent

Paul Nadar

Histoire

Une victoire défaite

Un brin masochistes, les Français connaissent mieux leurs défaites que leurs victoires. Ils savent Azincourt, Waterloo, Trafalgar, Camerone, Sedan, Fachoda ou Mers-el-Kébir. En revanche, ils ignorent Fontenoy, dont ils ne retiennent que « Messieurs les Anglais¹... » Ils ignorent Castillon-la-Bataille qui termina la guerre de Cent Ans, Lens qui clôt la guerre de Trente Ans ou encore deux hauts faits d'armes de la Deuxième Guerre mondiale : Bir Hakeim et Monte Cassino. Et ils ignorent la bataille du vieux Grand Port... Elle est totalement méconnue. Pourtant, son nom est gravé sur un « monceau de pierre assis sur un monceau de gloire » : l'Arc de Triomphe. La confrontation se déroula en août 1810 au large de Mahébourg en Isle-de-France (île Maurice). Le capitaine Duperré y battit les Anglais, lesquels étaient pourtant « supérieurs en force et conscients de leur

1. Voir *Dico des mots rigolos* d'Alfred Gilder.

supériorité». Ce sera la seule et unique et brillante victoire navale de Napoléon comme ce fut la plus belle défaite de la Royal Navy!

Mais c'était sans compter la pugnacité britannique. Car les Anglais ne s'avouent jamais vaincus. En décembre, sept mille soldats débarquent et reprennent l'île Maurice. La perfide Albion restera maître de l'île jusqu'en 1968.

Transformer une victoire en une piteuse défaite, il fallait le faire. Et la France le fit. C'est que : impossible n'est pas français.

Raccourcissement de nom

Le propre d'une Révolution c'est de tout chambouler. La grande, celle de 1789, illustra l'exercice de la table rase. Elle se plut, entre autres, à raccourcir les têtes. Et même les noms. Ainsi, un noble, qui avait besoin d'établir une pièce d'identité, se présente au bureau public chargé des formalités de l'espèce. Le scribe sans-culotte lui demande :

– Quel est votre nom ?

– Monsieur le comte de Saint-Janvier, répond le ci-devant, de derrière le comptoir.

Non sans culot, le sans-culotte s'exclame avec véhémence :

– Y a plus de *monsieur* ! Y a plus de *comte* ! Y a plus de *saints* ! Et y a plus de mois de *janvier* !

Sous l'œil éberlué de l'aristocrate, il griffonne quelque chose puis lui tend la pièce demandée et, péremptoire, il lui dit :

– Vous vous appellerez désormais citoyen Nivôse.

Soit remarqué au passage, la suppression des saints du calendrier vira au grotesque. La mésaventure suivante arriva à un autre « citoyen ». Celui-ci se présenta, probablement devant le même sans-culotte.

– Comment t’appelles-tu ? demande-t-il au requérant.

– Symphorien.

– Désormais tu t’appelleras Phorien.

Abasourdi, le pétitionnaire quitta le bureau public en s’exclamant :

– Phorien ! Phorien : c’est *gulier* ça !

Allongement de nom

Pendant la Terreur, il y eut bien mieux, qui faillit être pire. Un journaliste, Martainville, fut considéré, sans preuves, plus qu’un suspect, un dangereux ennemi de la Révolution. On le traîne à la barre du Tribunal révolutionnaire, que préside le sanguinaire Fouquier-Tinville. Celui-ci apostrophe avec sa hargne haineuse habituelle le présumé coupable, qu’il apostrophe ainsi : « Citoyen de Martainville ! ».

Ledit Martainville ose couper sec l’accusateur public. Il lui fait remarquer que son nom ne porte pas de particule. Et il lance, non sans audace, au déclencheur automatique du rasoir national :

– Citoyen président, je suis ici pour qu’on me raccourcisse et non pour qu’on me rallonge.

– Eh bien, qu’on l’élargisse ! lance alors d’une voix claire et forte un jacobin spirituel.

Le mot fait rire toute l'assistance venue au spectacle et perdre le contrôle par l'impitoyable Fouquier-Tinville. Cet assoiffé de sang ne peut donc pas, pour une fois, éructer :

– Qu'on le rétrécisse !

Et Martainville, qui avait la tête bien sur les épaules n'en revint tout de même pas de n'avoir pas eu la tête tranchée.

L'art d'écrire

Ce n'est un secret pour personne, Charles de Gaulle se souciait beaucoup de la qualité de la langue, tant orale qu'écrite, la sienne autant que celle de ses collaborateurs. C'est ainsi qu'à la Libération, lorsqu'il devint chef du gouvernement provisoire, il demanda qu'on lui dégote un « agrégé de lettres sachant écrire » pour être son directeur de cabinet et ce fut Georges Pompidou, normalien.

À l'Élysée, lorsqu'il était président de la République, l'exercice de plume se révélait redoutable pour les membres de son Cabinet. Claude Dulong rapporte deux anecdotes significatives. Un collaborateur encore jeune et, surtout, n'ayant encore jamais pratiqué le chef de l'État, lui soumit une note où il écrivit : « Au cours de ce voyage, le général de Gaulle court le risque d'être soumis à des interrogations sur... ». Sur la note qu'il lui renvoya, de Gaulle mit en marge : « Sachez que le général de Gaulle ne court jamais de risques et ne se soumet pas à des interrogations. »

Jouant de malchance, le même chargé de mission inexpérimenté écrivit : « Le général de Gaulle devra sans doute donner des assurances aux professionnels de... ». Cette fois-là l'annotation en marge de la note fut plus brève

et non dénuée d'humour : «Le général de Gaulle ne donne jamais d'assurances, surtout à des professionnels.»

Le jour où de Gaulle s'est fait pigeonner

Quand il s'installa à l'Élysée en janvier 1959, le général de Gaulle lança : «Je ne veux pas de gaspillages. Il y en a eu trop avant moi dans cette maison. Qu'on y veille!» Il fut pris au mot. En témoigne l'épisode savoureux que Claude Dulong relate dans *La Vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle*. Lorsque le shah d'Iran fut invité en 1960, il y eut quarante couverts et, par conséquent, en plat principal, quarante pigeonneaux. Or, quand le souverain perse arriva au Palais, sa suite comptait deux personnes de plus que prévu. Le Protocole paniqua. Le maître d'hôtel se précipita aux cuisines et demanda qu'on prépare deux biftèques. Devant être servi en premier, en même temps que son hôte et vis-à-vis, de Gaulle ne comprit pas pourquoi on lui servait un biftèque alors qu'il voyait dans les assiettes de son vis-à-vis un pigeonneau. Il prit alors le menu, le relut et fit signe au maître d'hôtel. Celui-ci, paralysé d'émotion devant le Général, bredouilla à l'oreille des explications embarrassées. «Qu'on m'apporte un œuf!», coupa sèchement le Général. Le bif retourna dans les cuisines. Mais ce n'est pas tout. La tranche de bœuf retournée aux cuisines et chargée de garnitures fut happée par un serveur qui ignorait tout de l'incident. Il repartit avec et la représenta à au général de Gaulle. Stupeur et affolement. Le soir, il y eut une explication avec le maître d'hôtel, M. de La Villèsbrune. Menacé d'apprendre, comme le dit Claude Dulong, qu'un œuf est un œuf, le maître d'hôtel avoua qu'il n'avait fait

qu'appliquer strictement les mesures d'économie exigées par le Général. Celui-ci n'en tint absolument pas rigueur à M. de Villèsbrune, lequel resta en poste plus de dix ans.

Les asperges volantes

Il y eut pire. Je ne sais plus sous quel roi ou empereur le Sultan ottoman fut invité à Versailles. Dîner fastueux, chandelles scintillantes, laquais poudrés et emperruqués. On voulait que Son Altesse appréciât la gastronomie française. En entrée, on servit des asperges à la crème. Comme le protocole l'exige, le Grand Turc fut servi en premier. Sous l'œil attentif du souverain assis en face de lui, il attrapa le poireau de luxe qu'il n'avait jamais mangé, ni même vu. Il le regarda, le considéra, le retourna, le renifla, le suspecta, le goûta, ne l'aima pas, le jeta par-dessus son épaule. C'était, si je puis dire, *in-sultan-t*. Mais, pour éviter un incident diplomatique avec la Sublime Porte, le souverain français resta bouche cousue et visage de marbre. Il expédia à son tour le légume derrière lui. Sidérée, toute la table imita le représentant suprême des Ottomans : les asperges exécutèrent simultanément un vol plané gracieux et vinrent fleurir le parquet. Le lendemain, les serviteurs s'amuserent à nettoyer la salle à manger aspergée, si je puis dire, de légumes succulents. C'est dire que l'entrée fut en même temps une sortie.

Nota bene : je ne garantis pas l'authenticité de cette histoire.

Tenue de rigueur ou rigoureuse

En 1943 à Alger, le général de Gaulle dirigeait le gouvernement provisoire de la République française. Il avait nommé commissaire à l'Intérieur André Philip.

Ce socialiste remarquable et courageux (eh oui, ça eût existé !) était peu formaliste. Il vint au Conseil des ministres en short, incommodé sans doute par la chaleur accablante. Or, le chef de la France libre se montrait toujours strict sur la tenue, comme sur le reste d'ailleurs. C'est pourquoi, à la fin du Conseil il lança, gouailleur, à son ministre de l'Intérieur :

– Vous avez oublié votre cerceau !

Charles de Gaulle épingla de manière analogue un gradé « 5 étoiles » alors que lui n'en avait que deux, de surcroît à titre temporaire. L'observation gouailleuse visait le général d'armée Georges Catroux. Il avait nommé ce gouverneur général d'Indochine révoqué par Vichy commissaire national en mission au titre du gouvernement provisoire. Le valeureux Catroux était venu au Conseil des ministres portant une vareuse étincelante de médailles et, lui aussi, un short. Il eut droit, selon Maurice Schumann, à cette boutade du Général :

– Ne croyez-vous pas qu'il y en a un peu trop en haut et pas assez en bas ?

En découdre avec l'ennemi, puis coudre

S'agissant des médailles, on connaît sans doute une apostrophe grinçante du général de Gaulle juste après la Libération de la France. L'Homme du 18 juin fait une tournée dans les provinces. Il rend hommage aux combattants engagés dans les maquis de la Résistance. De passage à Toulouse, il passe devant une haie de FFI¹, bardés d'insignes

1. Forces Françaises de l'Intérieur : groupements militaires de la Résistance.

flatteurs brodés sur leur chemise : colonel, commandant, capitaine... Tous des civils qui s'étaient généreusement octroyé des grades militaires bien supérieurs à leurs performances réelles dans les combats, à commencer par le chef du groupe. Serrant une dernière main, le Général tombe sur un brave maquisard qui n'avait pas de galons, pas même les deux barrettes de sergent-chef. Il lui lance :

– Tiens, vous ne savez pas coudre ?

Le roi du loufoque et de la vérité.

Créateur avant-guerre du journal humoristique à grand tirage *L'Os à moelle*, Pierre Dac avait rallié la France libre à Londres. Ce fantaisiste participa efficacement à la guerre des ondes dans l'émission *Les Français parlent aux Français*. Ce fut un contempteur sarcastique de la Collaboration. Il vitupéra la radio parisienne aux mains des Allemands : « Radio Paris ment, Radio Paris est allemand », chantait-il. Dans les joutes verbales, ce fantaisiste se révéla un polémiste redoutable. Il affronta un propagandiste pronazi zélé, Jean Hérold-Paquis, lequel clamait « Londres comme Carthage sera détruite. » L'autre collaborationniste anti-sémite forcené, Philippe Henriot, avait sur Radio-Vichy traité de lâche sa famille, alsacienne et juive. Pierre Dac lui répliqua que, contrairement à l'épithète écrite pour son frère mort pour la France en 1915, sur la tombe du collabo on écrira : « Philippe Henriot, mort pour Hitler, fusillé par les Français. » Et Dac eut ce mot mordant sur le régime du maréchal Pétain : « La Révolution nationale a commencé avec un bâton et sept étoiles ; elle finira avec une trique et trente-six chandelles ! »



**Pochette du 45 tours de Francis Blanche et Pierre Dac,
*Le Sar Rabin Dranath Duval***

Pierre Dac fit aussi une réflexion désabusée sur ceux qui ne participèrent pas à la Résistance qu'en 1945. Il trouvait leur attitude admirable. Ces individus-là, disait-il, sont les plus valeureux et les plus glorieux des résistants, dont la France peut s'honorer. Ils méritent plus d'estime et de respect que quiconque. Pourquoi donc ? Parce que pendant plus de quatre ans ils ont ardemment lutté de façon aussi courageuse qu'héroïque contre leur fervent désir de résister à l'occupation allemande. Sans doute, Pierre Dac est injuste. Ces ouvriers de la treizième heure furent informés trop tard, mais de source sûre, que les Allemands avaient envahi la France en 1940 et que, depuis, ils martyrisaient les Français.

Inélégances impériales

Napoléon avait dit un jour que Talleyrand, c'est de « la merde dans un bas de soie ! » Son ministre des Affaires étrangères rétorqua :

– Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé !

L'Empereur n'était, aussi, ni d'une tendresse exquise ni d'une délicatesse particulière avec les femmes. Parfois même, il se montrait d'une parfaite goujaterie. Un jour, il récolta la monnaie de sa pièce. Il la reçut d'une dame bien née, qui répondait au doux nom d'Aimée de Franquetot de Coigny. Elle le moucha comme il faut devant tout un beau monde attablé. Napoléon lui avait demandé tout à trac :

– Aimez-vous toujours les hommes ?

– Oui, quand ils sont polis, répliqua-t-elle.

Voici un autre exemple, fameux, de sa muflerie. Pour satisfaire ses besoins amoureux, l'Empereur fit, comme

Pour en savoir plus et s'amuser davantage

Pierre Bellemare. *Les Génies de l'arnaque financière*. Albin Michel. 1994.

Denis Boissier. *Dictionnaire des anecdotes littéraires*. Le Rocher. 1995.

Anna Breteau. «Il y a 170 ans l'étincelle de la ruée vers l'or.» *Le Point*, 24 janvier 2018.

Guy Breton. *Histoires d'humour de l'Histoire de France*. Omnibus. 2012

Julien Colliat. *Anthologie de la repartie*. Le Cherche midi. 2019.

Pierre Dac. *L'Os à moelle*. Le Livre de poche n° 3937. 1974.

Jean-Louis Debré. *Ce que je ne pouvais pas dire*. Robert Laffont. 2016.

Delbourg Patrice. *Les désemparés. 53 portraits d'écrivains*. Le Castor astral. 1996.

Philippe di Folco. *Les grandes impostures littéraires. Canulars, supercheries et autres mystifications*. Ecriture. 2006.

Claude Dulong. *La Vie à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle*. Hachette Littérature. 1974.

Jacques Franju. *Le Grand canular*. Seghers. 1963.

Bruno Fuligni. *Royaumes d'aventures. Ils ont fondé leur propre État*. Les Arènes. 2016.

Bertrand Galimard-Flavigny. *Ordres et contre-ordres de chevalerie*. Mercure de France. 1983.

Alfred Gilder. *101 Citations de l'Histoire de France*. Éditions Glyphe. 2017.

Alfred Gilder. *Le Bêtisier de la République*. Éditions Glyphe. 2016.

Alfred Gilder. *Anthologie des jeux avec les mots*. Le Cherche midi. 2009.

Dominique Goust. *L'Art du pastiche. Anthologie buissonnière de la littérature française de Rutebeuf à Anouilh*. Omnibus. 2019.

La Bible de l'humour. Le Cherche midi. 2011.

Vincent Noce. « Comment M. Téfal a tissé sa poêle ». *Journal Libération*, 16 janvier 1996.

Jean Orizet. *Retour à Ithaque*. Jacques André éditeur. 2019.

Volta Ornella. *Erik Satie*. Seghers/Humour. 1979.

AUX ÉDITIONS GLYPHE

Association des écrivains combattants. *La Libération de Paris, 19-26 août 1944*. Récits de combattants.

Les Écrivains dans la Deuxième Guerre mondiale.

Les Écrivains dans la Grande Guerre.

Jean-Pierre Allali, Haïm Musicant. *Les Combats de la Licra*.
Préface de Jacques Toubon.

Jean-Pierre Allali, Haïm Musicant. *70 figures d'Israël – 1948-2018*. Préface de Marek Halter.

Rémy Bijaoui. *Histoires de l'Inquisition*.

Gérard Bonn. *La Révolution française et Camille Desmoulins*.
Préface de Yves Pouliquen de l'Académie française.

Gérard Bonn. *Mon ami Antoine Barnave ou la monarchie en sursis*.

Jean-François Bouchard. *André Mornet, procureur de la mort*.

Caroline de Costa, Francesca Miller. *Sarah Bernhardt et le Docteur Pozzi*. Préface de Jacques Battin.

Jean-Louis d'Anglade. *Un révolutionnaire royaliste, Jean-Jacques Hache*.

Jean-Louis d'Anglade. *Le Domaine d'Abzac*.

Henri Diamant-Berger. *Truche, le poilu amoureux. La guerre de 14-18 comme au cinéma*. Préface de Colette Diamant-Berger-Lassner.

Serge Doessant. *De l'Union sacrée à Vichy. Le Désastre de 1940*.

Serge Doessant. *L'Officier Charles de Gaulle et ses chefs*.
Préface de Jean-Louis Debré.

Ali Dolamari. *Le Kurdistan irakien. De la tribu à la démocratie*.

Jean-Antoine Duprat. *La V^e République : de la crise d'État à l'état de crise*. Préface d'Alfred Gilder.

Sylvain Gary. *Les Mots farceurs. Des jeux de mots à croquer*.

Alfred Gilder. *101 Citations qui ont fait l'Histoire de France*.
Préface de Jean-Joseph Julaud.

Alfred Gilder. *Écrire sans fautes, sans faute ! Et avec style*.

Alfred Gilder. *Le Joueur de mots*. Préface de Jean Orizet,
illustrations de Jérôme Cassegrain.

Alain Landurant. *La « Mère de Dieu » dans la tourmente révolutionnaire*.

Ernest Lavisse. *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*.
Introduction de Serge Doessant.

Thierry Lefebvre, Cécile Raynal. *Les Métamorphoses de Tho-Radia : Paris-Vichy*.

Thierry Lefebvre, Cécile Raynal. *Un studio de télévision à l'école*.

Thierry Lefebvre, Cécile Raynal. *Voyage en CO₂*.

Thierry Lefebvre, Cécile Raynal. *Les solariums tournants du Dr Jean Saidman*.

Benoît Linel. *Camille Krantz. Un républicain lorrain sous la III^e République*. Préface de Christian Poncelet.

Benoît Linel. *Au cœur des guerres de Vendée, le général Haxo*.

Lycée Janson de Sailly. *Mémorial des élèves juifs déportés*.

Albert Maarek. *Les Juifs de Tunisie*. 2^e édition revue et complétée. Préface de Michel Abitbol.

Éric Martini (édité par). *Les Dictionnaires de l'Académie de l'humour français*.

Anaïs Masiot, Natalie Pigéard. *Marie Curie et la Grande Guerre*.

Anaïs Massiot, Natalie Pigéard-Micault. *Les Couloirs des laboratoires d'autrefois*.

Maha Masri. *Une fenêtre sur la Syrie au cœur de Paris*. Préface de Michel Raimbaud.

Guy de Pernon (mis en français moderne par). *Montaigne à l'essai. Extraits de l'édition de 1595 des "Essais"*. Préface de Claude Hagège.

Natalie Pigéard-Micault. *Les femmes du laboratoire de Marie Curie*. Préface d'Hélène Langevin-Joliot, physicienne, fille d'Irène et de Frédéric Joliot-Curie.

Bernard Pigéarias. *La Francophonie, dans ses mots*.

Tome I: Mots en Méditerranée. Préface d'Alfred Gilder.

Tome II: Mots à maux. Préface de Jean-Loup Chiflet.

Tome III, Des mots et des hommes. Préface de Jean-Pierre Colignon.

Grégory Quin, Anaïs Bohuon. *1968, le sport fait sa révolution à Mexico*.

Michel Raimbaud. *Les Guerres de Syrie*. Préface de Philippe de Saint-Robert.

Jean-Pierre Rey. *Moi, Moustache, chien-soldat, héros des guerres napoléoniennes*. Préface de Jean Tulard.

Jean-Louis Rizzo. *Les Élections présidentielles en France depuis 1848*. Préface de Jacques Toubon.

Jeanne Teisson. *Elles ont aimé un homme plus jeune*.

Jeanne Teisson. *Germaine Tillion, un long combat pour la paix*.

Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la patrie. *La Dernière Lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur*. Sous la présidence du Maréchal Foch.

Edouard Vander Elst. *Histoire de la pensée scientifique*.

Claude Weill. *Molitor: les piscines et la patinoire*.